

~~Septembre~~ 1995

La fête bat son plein. Pour son anniversaire, l'une de mes collègues, a organisé, une fête dont seul le métier à le secret. Le métier ? L'audiovisuel français, le cinéma et la télévision, mais aussi le théâtre et autres activités connexes. Autant vous dire que la salle est pleine de ce qui se fait de mieux dans le genre.

Ce n'est pas l'exercice dans lequel j'excelle le plus, mais ce soir-là c'est pire que d'habitude. Je ne suis pas à ce que je fais. Je ne me sens pas bien, je suis dans une espèce de gangue qui m'enserme et me maintient hors de l'instant présent. C'est ce genre d'état dont on ne peut se défaire. On aimerait se secouer, se débarrasser de cette fatigue profonde, mais on n'a même pas l'énergie pour ça, il n'y a aucune raison, physique ou morale, mais une chappe de plomb s'est abattue sur mes épaules. Et autour de moi, l'alcool aidant, tout le monde s'amuse et parle fort. C'est la fête, les gens semblent heureux d'être là, entre amis, pour fêter l'une d'entre eux.

Toute la semaine, j'étais très fatigué mais j'ai mis ça sur le compte de la charge de travail et du surmenage. Est-ce qu'à trente-huit ans, faisant du sport régulièrement, en pleine ascension professionnelle, on pense que sa santé peut basculer, que le corps peut faire défaut ? J'étais un battant, jamais fatigué, toujours prêt à relever un nouveau défi, je me levais la nuit pour les enfants, je soutenais ma femme dans son quotidien, je fournissais un travail toujours plus important. J'étais Superman, du moins, je le croyais et me comportais comme tel.

Bien sûr, je fumais beaucoup, je ne refusais pratiquement jamais de boire un verre, je déjeunais ou dînais au restaurant régulièrement, et quelquefois je faisais les deux. Mais que pouvait-il m'arriver ? Qu'est-ce qui aurait pu entraver cette marche euphorique, tant professionnelle que personnelle ? Rien à cette époque ne pouvait m'atteindre et la santé ne m'effleurait même pas, moi qui n'avais pratiquement jamais été malade. Dans mon métier, je n'avais aucun répit. A l'heure où déjà l'excellence vous oblige à vous dépasser continuellement, car la vanité des plus grands vous fait croire qu'ils sont irremplaçables et vous si, facilement, la queue s'allonge devant la porte de l'entreprise. Alors, la peur au ventre, vous retroussiez vos manches et augmentez votre productivité. On vous fait croire que ce que vous faites c'est normal, c'est votre choix et peu importe si vous y sacrifiez vos week-ends, vos vacances, vos relations familiales et toute votre vie. On sait qu'on vous remplacera facilement. Mais vous vous croyez irremplaçable, alors vous appuyez toujours plus sur la pédale d'accélérateur. Jusqu'à l'accident !

La soirée se passe malgré tout, les invités semblent beaucoup apprécier, on boit beaucoup ! on fume ! de tout et d'autres choses, on s'amuse ! on rit ! on danse ? Je ne me souviens même plus, tout est très confus, c'était très bruyant, très oppressant. Rapidement j'ai souhaité rentrer, incapable de supporter plus longtemps cette ambiance de fête dans laquelle je n'arrivais pas à trouver ma place. Arrivé à la voiture j'ai demandé à ma femme de prendre le volant, ne me sentant pas en état de conduire. On raccompagne des amis, je fais comme si tout allait bien, juste un peu de fatigue, trop de travail, trop d'engagement, trop ... de tout.

En cours de route, une douleur assez aigüe était apparue, dans le dos, un peu en dessous l'omoplate. Pour vous la situer, cela ressemblait à la douleur que l'on peut ressentir certains

matins, probablement pour avoir adopté une mauvaise position pendant la nuit. A moins que ça ressemble plus à une alerte que je n'aurais pas considéré comme telle. En tout cas, la douleur était bien présente et s'accroissait avec le temps. Pensant que c'était musculaire, j'ai fait toutes sortes d'étirements qui, bien sûr, n'ont apporté aucun soulagement. J'ai même fait les pieds aux murs, pensant atteindre là le summum en matière de gymnastique acrobatique. Rien n'y a fait, j'avais beau me contorsionner, la douleur augmentait de minute en minute, avant d'atteindre son paroxysme, à se taper la tête contre les murs. Ce que je n'ai pas essayé car la douleur insupportable qui me transperçait m'en a empêché.

Ma femme a fini par passer outre mes injonctions de ne pas appeler de médecin et a composé le numéro du service d'urgence de la ville, qui prenait le relais lorsque les médecins avaient fini leur journée. Malheureusement, cette nuit là nous sommes tombés sur quelqu'un qui avait probablement autre chose à penser ou, compte tenu de l'heure tardive, était fatigué. Toujours est-il qu'il lui a conseillé de me « laisser cuver », le lendemain matin c'était censé aller mieux. Je ne sais pas pourquoi tout le monde pensait, et pense encore, que j'avais beaucoup bu. Or je n'avais pas exagéré, et n'avais d'ailleurs aucun signe extérieur qui pouvait laisser supposer le moindre excès. Je pense que l'on prenait pour des manifestations d'une alcoolisation importante les signes de fatigue extrême qui m'envahissaient peu à peu.

Me voyant me tordre dans tous les sens, ma femme (toujours elle !) a fini par appeler SOS Médecins. Le médecin de garde était à l'autre bout de l'île de France et il lui a fallu une heure pour arriver. Bien sûr, ayant atteint un niveau de douleur tel, je ne pouvais pas l'accueillir avec le sourire. La seule chose qui m'intéressait était qu'il me fasse une piqûre pour faire disparaître cette douleur qui avait atteint un niveau insupportable. Elle ne laissait pas de place à autre chose, elle envahissait mon cerveau et la plus petite des pensées lui était consacrée. Avec le recul je me rends compte combien la tâche de ce médecin a dû être difficile. J'étais le prototype du malade exécrationnel et il se trouvait en face d'un cas .

Il réfléchit longuement, se disant, voire disant à voix haute car je ne lis pas encore dans les pensées, que ça ne ressemblait pas à ça, que les symptômes ne collaient pas. Il a quand même fini par aller à sa voiture chercher un électrocardiographe portable. Le résultat fut sans appel, il appela le SAMU.

Quand l'équipe du SAMU est arrivée, ils ressemblaient à des héros de la cité, sûrs d'eux, ôtant de leur passage les meubles qui pouvait les gêner chaussés de grosses bottes noires. Cette image, avec quelques autres, est restée gravée dans ma mémoire. La responsable de l'équipe, une femme blonde très concentrée sur sa tâche a regardé les autres et a demandé : on thrombolyse ? Mais était-ce vraiment une question, n'était-ce pas plutôt une information transmise à l'équipe pour qu'ils puissent préparer le matériel ? Peut-être même un ordre.

Quelques secondes plus tard, elle s'est tournée vers moi et m'a dit : « attention, je vais vous faire mal » le temps qu'elle termine sa phrase j'avais une perfusion dans chaque poignet sans avoir rien senti, la douleur dans tout mon corps étant trop prégnante pour se retirer devant n'importe quelle intervention.

Et, enfin, la douleur a commencé à refluer, telle la marée par beau temps, imperceptiblement mais sûrement. Les pompiers sont arrivés, ils m'ont installé dans une coque en caoutchouc

qu'ils ont gonflée, m'immobilisant et m'interdisant le moindre mouvement. Une fois installé dans le camion un jeune pompier s'est installé à côté de moi et m'a fixé intensément. Je crois que je n'oublierai jamais l'intensité de son regard, l'attention qu'il me portait, la façon qu'il avait de me scruter.

Lorsque j'ai ouvert les yeux j'étais dans une chambre de l'unité de soins intensifs de l'unité de cardiologie, nous étions le 5 octobre et c'était le premier jour de ma nouvelle vie !

Pas celle dont j'avais rêvé ...